Él. 8° Y
29853
(55)

Librio

10 FF
3 FS 68 FB 295 $

Jean-Pierre Chabrol

Contes à mi-voix - 1

La soupe de la mamée



Texte intégral
Librio

La soupe de la mamée

EL 804
29853
(55)

ŒUVRES PRINCIPALES

Romans

La dernière cartouche
Le bout-galeux
Fleur d'épine
Un homme de trop
Les innocents de mars
Les fous de Dieu
La chatte rouge
Les rebelles:
- Les rebelles
- La gueuse
- L'embellie
Je t'aimerai sans vergogne
Le canon fraternité
Les chevaux l'aimaient
Le bouc du désert
La folie des miens
Caminarem
Vladimir et les Jacques
Le lion est mort ce soir
Les petites Espagnes
Le bonheur du manchot

Divers

Titane et Bougrenette
L'illustre fauteuil et autres récits
Ma déchirure
Les contes d'outre-temps
Mille millions de Nippons
Le Crève-Cévenne
La Cévenne par ses gens
Le balafré
L'est pas très mort
Lumpen
Portes d'embarquement
Contes à mi-voix
La fluviale
La felouque des copains
Le petit Chabrol illustré par lui-même

823
1885916

Jean-Pierre Chabrol

Contes à mi-voix - 1

La soupe de la mamée

Libio

Texte intégral

DL 20JAN.95 00799

A Claudine



Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
© 1985, Éditions Grasset et Fasquelle

MARQUISETTE

Ma mère est morte il y a plus de trois ans, dix ans après mon père, et c'est seulement le mois dernier que j'ai découvert, en rangeant des livres, un paquet de correspondance, les lettres qu'avaient échangées ma mère encore jeune fille et mon père encore vieux garçon (il avait dix ans de plus qu'elle). Ils venaient de faire connaissance, ils se voyaient deux à trois fois par semaine, ils s'écrivaient pourtant chaque jour. Pas des billets, des lettres de plusieurs pages d'une belle écriture moulée, avec pleins et déliés à la plume Sergent-Major et majuscules architecturales. Dans chacune, des petites nouvelles, au jour le jour, quatre vers extraits d'un poème ou d'une chanson récemment découverts, le bref compte rendu d'un livre achevé dans la nuit... mais, principalement, des cris d'amour singuliers. Mon futur père écrit ainsi à ma future mère : « Nous nous aimerons tellement que nous vivrons dans la poussière et mangerons la soupe réchauffée. » Il écrit précisément : la soupe « rabinée », mot d'occitan francisé que je n'ai jamais entendu employer que pour définir une soupe de la veille, un peu aigre, avec un goût de brûlé.

Ce qui m'a le plus intrigué dans cette correspondance à la première lecture, c'est qu'il y est toujours question d'une certaine « Marquisette ».

« Caresses à Marquisette », ajoutait maman après les tendresses de fin de lettre. « Marquisette m'a encore joué un tour », écrivait papa en post-scriptum, « elle m'a plaqué ce matin alors que je m'apprêtais à lui sauter dessus ».

Qui était cette Marquisette omniprésente dans les amours de mes futurs parents ? Comme je les avais connus, je ne pouvais pas les imaginer, même dans les débordements d'une passion toute neuve, pratiquant aussi paisiblement la débauche à trois.

« Marquisette »... J'ai fini par en dénicher une, dans les vieux bouquins de mon père. C'était le titre et l'héroïne de l'un de ces romans coquins à la mode au début du siècle, comme en

écrivaient des auteurs bien oubliés aujourd'hui, tels Félicien Champsaur ou Willy, le premier mari de Colette.

« Marquisette » était une gisquette dodue qui ruinait la bourse et la santé des beaux messieurs de Paris. Le roman était illustré d'une plume précise qui dévoilait à point la fesse ou le nichon de Marquisette.

De confidences en mots échappés, d'allusions en souvenirs, j'étais parvenu, au fil des ans, à reconstituer plus ou moins la rencontre de mes parents.

J'ai sous les yeux la photo de ma mère à l'École normale. Une solide petite Cévenole au visage large et plat, avec l'air farouche de la jeune protestante vertueuse, résolue à réussir sa vie envers et contre tout. Institutrice ! Pour ce rejeton d'une immémoriale lignée de paysans pauvres, c'était une telle promotion sociale que soixante ans après, à la veille de sa mort, elle n'en était pas encore revenue.

Son premier poste avait été Le Chambon, village à quatre kilomètres de Chamborigaud où mon père était à la fois maître d'école et secrétaire de mairie. Elle m'a raconté plusieurs fois son arrivée. Son père l'avait amenée depuis son village d'Avéjan situé à une trentaine de kilomètres de là. Sur la jardinière tirée par un vieux mulet, il avait entassé le lit, le matelas, la table, les deux chaises et la malle de la nouvelle institutrice.

Pour les vacances, elle rentrait chez ses parents à vélo. C'est au retour de l'une d'elles qu'elle était tombée sur mon père, en haut des Vistes qui surplombent Le Chambon. Elle venait de se farcir la côte depuis Peyremale, elle était essoufflée, écarlate, ébouriffée.

– Eh bé ! on peut dire que vous êtes jolie ! avait ricané mon père, ce qui l'avait mortifiée, d'autant plus que c'était devant témoins : la cousine Anaïs et les siens.

Mon père était, ce jour-là, en visite chez elle. Désormais, elle allait beaucoup servir, la cousine Anaïs. Il fallait un prétexte solide à un instituteur célibataire pour se rendre plusieurs fois par semaine dans un village voisin où débutait une jeune collègue. Le pédagogue du primaire était le personnage en vue, les bonnes gens le tenaient à l'œil. Heureusement, il avait sa motocyclette. J'ai une photo, format carte postale, où mon paternel pose derrière son engin, sa casquette retournée, visière sur la nuque. Cette moto était une Evans, une machine magnifique, entraînement à courroie, le réservoir d'essence en cuivre rouge, rond comme un obus, suspendu sous le cadre. Un guidon interminable à deux branches parallèles, ce qui permettait de conduire le buste absolument droit sur la selle, les mains à mi-

cuisse. Je vois mon père arrivant ainsi sur son Evans, impérial : pour ce qui est de passer inaperçu des commères...

Les amoureux se retrouvaient sous le petit pont d'un virage où la route de Bessèges enjambe le ruisseau de Cornas. Ma mère, elle, arrivait à vélo, par des voies détournées, mais toujours montantes, Le Chambon étant un creux de vallée. Haletante, rubiconde, échevelée, maintenant ils en riaient.

Et là, soudain, aujourd'hui, je revois le regard complice de mes parents quand papa se mettait à fredonner : « ... Les baisers de Nini, sous les ponts de Paris... »

Je sais qu'il lui apportait des livres, il était féru d'Arsène Lupin. Ma mère m'a raconté que, seule dans sa chambrette de fonction, elle avait tremblé toute une nuit après la lecture des *Trois Crimes* et ne s'était rassurée que vers quatre heures du matin quand elle avait entendu passer les mineurs du poste de jour.

Est-ce entre les piles du petit pont qu'ils retrouvaient Marquisette ? Je me le suis longtemps demandé. J'emprunte la route de Bessèges une bonne dizaine de fois chaque année, je ne peux jamais m'empêcher de ralentir au virage de Cornas, comme si mon père et ma mère s'y trouvaient encore, comme si je pouvais entrevoir l'une de leurs étreintes furtives. Mais au virage suivant (et il n'est pas loin) s'impose à nouveau l'image de ma mère telle que je l'ai connue, prude et raidie, me répétant : « La nuit où tu es né, j'ai tant souffert que j'ai juré que c'était la dernière fois ! » Je suis fils unique, bien sûr.

Un jour, je lui ai demandé tout bonnement à quoi servait l'amour, elle m'a répondu du tac au tac : « A salir les draps ! »

Il a fallu que je relise attentivement l'abondante littérature amoureuse de mes parents pour identifier Marquisette. J'ai aligné les phrases où il était question d'elle. Ma mère écrivant : « Je deviens jalouse de Marquisette ! » Et mon père reprochant à Marquisette de ne pas aimer le froid, ni l'humidité... Bref, j'en suis arrivé à ce reproche : « Elle m'a encore craché de l'huile sur le bas de mes pantalons. »

Marquisette, c'était la motocyclette.

LE RAISIN MAGIQUE

Ma grand-mère était une grande vieille, une terrible veuve. Elle était dans sa trentaine quand elle a perdu son mari.

Mon grand-père, jeune paysan, avait tiré « le mauvais numéro » au conseil de révision, il avait dû effectuer sept ans de service militaire, en Tunisie. Il en avait ramené une étrange maladie, dont on parlait peu en famille, même un demi-siècle après, et qui l'avait emporté. Depuis, sa veuve assumait seule l'entretien de la propriété, elle en vivait, elle ne vivait que de ces pans de terre accrochés aux flancs de la montagne. Elle était pauvre, mais reine quand elle se plantait les soirs d'été au bord d'une de ces étroites terrasses de culture pour contempler la vallée, à ses pieds.

Après la Libération, mon père s'était débrouillé pour lui faire obtenir la retraite des vieux qui venait d'être instituée. Quelque temps après la mort de la vieille, nous avons retrouvé un petit tas d'enveloppes sous une pierre plate, dans l'écurie du mulet : tous les versements de sa retraite. Elle n'avait pas voulu y toucher, à cet argent qui venait elle ne savait d'où, de l'État, des sous qu'elle n'avait pas gagnés, de l'argent qui n'était pas franc.

C'est elle qui m'a élevé jusqu'à l'âge scolaire. Elle m'adorait, elle se serait jetée au feu pour moi, pourtant elle ne m'a jamais appelé que « voyou, bandit, assassin, brigand »... oui, surtout « brigand ». C'était sa manière, elle était extraordinairement mal embouchée. Son langage était rythmé de jurons et d'injures où dominaient les mots « pute » et « chiennerie », en occitan (*puta, chinarèda...*). Mes parents m'avaient confié à elle à condition qu'elle ne me parle qu'en français : « Tu comprends, avait patiemment expliqué mon père, ce petit doit pousser loin ses études, il apprendra le grec et le latin, alors il doit pas commencer dans la vie en prenant de mauvais plis... »

La vieille avait pris la menace au sérieux, elle s'appliquait à ne me parler qu'en français, tant elle avait peur que mes parents ne me reprennent. Elle souffrait, ce n'était pas sa langue. La plupart du temps, elle commençait l'histoire en français mais

très vite elle manquait de vocabulaire, alors elle continuait en « patois », mais à voix basse comme si mes parents qui demeuraient à trente kilomètres du mas pouvaient l'entendre. Ainsi, l'occitan s'est ancré dans ma jeune tête comme la langue chuchotée, le précieux parler interdit.

Et moi, j'adorais la vieille. Quand je l'embrassais, elle me disait « merci ». Un jour, je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu :

– Écoute, brigand, je te demande rien, moi. Je suis vieille, laide, j'ai la peau qui brille et qui plisse. Toi, tu viens m'embrasser quand même, alors moi je te dis merci !

Les soirées étaient délicieuses. Même quand nous étions seuls tous deux, ma mamée et moi, dans le vieux mas sonore qui s'enfonçait dans la nuit fantastique. La terrible veuve jouait avec moi à la bataille. Elle ! quand j'y repense, ce jeu de cartes stupide à force de simplicité, elle et un moutard de trois, quatre ans... quelle patience !

Parfois, des voisins venaient veiller. Alors on racontait des histoires, toujours les mêmes. Le contraire du suspense : « Oncle Roure, racontez-nous l'histoire de celui qui était mort mais qui, en réalité, dormait... » On l'avait entendue vingt fois, c'était la spécialité de l'oncle Roure, il serait venu sans la raconter, on l'aurait mal pris, surtout qu'à chaque réédition, il ajoutait quelques détails, supprimait des longueurs, améliorait sans fin.

– Attention, bandit ! là, tu vas rire...

Et c'était délicieux déjà de savoir qu'on allait rire.

Il y avait surtout l'histoire du chasseur et de la biche, je peux dire qu'elle m'a marqué, celle-là !

C'était un de ces pauvres types comme on en connaissait encore quelques-uns alors dans nos montagnes, qui ne vivait que de la chasse. Il ne mangeait rien d'autre que son gibier, il en vendait aussi, quand il pouvait, pour s'acheter la poudre et les balles. Il traversait une période noire. Depuis un mois, il n'avait rien pris, rien tué. Depuis une semaine, il n'avait rien mangé. C'est alors qu'en débouchant sur une clairière, il aperçoit une biche magnifique... Pan !... l'animal tombe. Blessé seulement.

La biche est là, couchée, ses pattes repliées sous elle, mais le cou dressé, la tête bien droite.

Le chasseur s'approche pour l'achever. Il a tiré son coutelas pour économiser la cartouche. Mais il aperçoit le regard de la biche blessée, ses beaux yeux en amande d'où perle une grosse larme. Le chasseur affamé renonce soudain, pour la première